



Quelle est cette impertinence ? — Page 118, col. 3.

journee à la ferme, recommanda, pour toute ordonnance, que l'on servit à Catherine *toujours du même tonneau*, et congédia Pitou, lequel réfléchit fort longtemps à ces paroles énigmatiques, et finit par comprendre que le docteur lui recommandait de continuer à parler à la jeune fille du vicomte Isidore de Charny.

Puis, de chez le docteur, il alla chez la mère Colombe. La factrice demeurait au bout de la rue de l'Ormet, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la ville.

Il arriva comme elle ouvrait sa porte.

La mère Colombe était une grande amie de la tante Angélique; mais cette amitié pour la tante ne l'empêchait point d'apprécier le neveu.

En entrant dans la boutique de la mère Colombe, pleine de pain d'épices et de sucre d'orge, Pitou comprit pour la première fois que, s'il voulait réussir dans sa négociation et se faire livrer par la factrice les lettres de mademoiselle Catherine, il fallait employer, sinon la corruption, au moins la séduction.

Il acheta deux bouts de sucre d'orge et un pavé de pain d'épices.

Puis cette acquisition faite et payée, il hasarda sa demande.

Il y avait des difficultés graves :

Les lettres ne devaient être remises qu'aux personnes à qui elles étaient adressées, ou tout au moins à des fondés de pouvoir porteurs de procurations écrites.

La mère Colombe ne doutait pas de la parole de Pitou; mais elle exigeait une procuration écrite.

Pitou vit qu'il fallait faire un sacrifice.

Il promit d'apporter, le lendemain, le reçu de la lettre, s'il y avait une lettre; plus une autorisation de recevoir pour Catherine les lettres à venir.

Promesse qu'il accompagna d'un second achat de sucre d'orge et de pain d'épices.

Le moyen de rien refuser à la main qui étrenne, et surtout qui étrenne d'une manière si libérale! La mère Colombe ne fit plus que de faibles ob-

jections, et finit par autoriser Pitou à la suivre à la poste, où elle lui remettrait la lettre de Catherine, si une lettre était arrivée pour elle.

Pitou la suivit en mangeant ses deux pavés de pain d'épices, et en suçant ses quatre bâtons de sucre d'orge.

Jamais, au grand jamais, il ne s'était permis une pareille débauche; mais, on le sait, grâce aux libéralités du docteur Gilbert, Pitou était riche.

En traversant la grande place, il monta sur les barreaux de la fontaine, appliqua sa bouche à l'un des quatre jets qui s'en échappaient à cette époque, et, pendant cinq minutes, absorba le cours d'eau tout entier sans en laisser tomber une goutte. En descendant de la fontaine, il jeta les yeux autour de lui, et aperçut une espèce de théâtre dressé au milieu de la place.

Alors, il se rappela qu'au moment de son départ pour Paris, il était fort question de se réunir à Villers-Cotterets afin d'y poser les bases d'une fédération entre le chef-lieu de canton et les villages environnants.

Les divers événements privés qui s'étaient succédé autour de lui, lui avaient fait oublier cet événement politique, qui n'était point, cependant, sans une certaine importance.

Il pensa alors aux vingt-cinq louis que lui avait donnés, au moment du départ, le docteur Gilbert, pour l'aider à mettre sur le meilleur pied possible la garde nationale d'Haramont.

Et il redressa la tête avec orgueil en songeant à la splendide figure que feraient, grâce à ces vingt-cinq louis, les trente-trois hommes qu'il avait sous ses ordres.

Cela l'aida à digérer les deux pavés de pain d'épices et les quatre morceaux de sucre d'orge, qui, joints à la pinte d'eau qu'il avait avalée, eussent bien pu, malgré la chaleur des suc gastriques dont la nature l'avait pourvu, lui peser sur l'estomac, s'il eût été privé de cet excellent digestif qu'on nomme l'amour-propre satisfait.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LES AILES D'ICARE

PAR CHARLES DE BERNARD.

En sortant de la prison de la rue de Clichy, Deslandes, déterminé à prendre possession d'une victoire qu'il croyait infaillible, se fit conduire chez madame Piard.

Il n'était pas encore cinq heures; selon son habitude, la femme politique était dans son salon où se trouvaient plusieurs hommes, entre autres le vieux colonel polonais dont nous avons déjà parlé. A la vue du substitut qui s'était permis de forcer la consigne maintenue à son égard, Isaure fronça le sourcil et pinça involontairement l'oreille d'une jolie levrette à pelage fauve, dont le museau venait de s'appuyer sur ses genoux. A part le grognement plaintif poussé par l'innocent animal, ce mouvement presque imperceptible n'eut aucune suite, et personne n'y fit attention. Madame Piard, reprenant son calme habituel, accueillit son ancien protégé d'un air froid et poli, dans lequel celui-ci pouvait lire également la dissimulation qu'impose à un cœur tendre la présence de témoins importuns ou la réserve d'une femme offensée qui attend sans la provoquer la justification du coupable qu'elle aime. Tant que durèrent les visites qui avaient précédé la sienne, et dont il trouva la longueur interminable, le substitut ne prit à la conversation que la part laconique, incohérente et enjolivée de distractions où triomphent d'ordinaire les hommes passionnés. Pendant ce temps, ses efforts pour plaire appartinrent au domaine de la pantomime plus qu'à celui de l'éloquence. Il chercha principalement à tirer bon parti de son bras en écharpe et de son front pâle qu'il pouvait entrevoir dans la glace de la cheminée.

Ayant ainsi préparé ses succès oratoires par la mélancolie de sa pose, la gravité de son sourire et la souffrante langueur de ses regards, Deslandes ne perdit pas de temps à chercher un autre exorde